

[CONSTANTIJN HUYGENS (DEN HAAG)]  
AAN VINCENT CONRART [PARIJS]  
16 APRIL 1654  
5347

**Antwoord** op Conrarts brief van 3 april 1654 (Worp 5, nr. 5342, p. 203).

**Samenvatting:** Huygens schrijft Conrart onder meer over het overlijden van Balzac. Ook stuurt hij gedichten. Hij haalt een aantal passages uit de psalmen van Marot en Bèze aan om de ongerijmdheid van het verbod van twee opeenvolgende klinkers tussen twee woorden te illustreren.

**Bijlagen:** gedichten over het overlijden van Balzac (Huygens 1654).

**Over** een antwoord van Conrart is niets bekend.

**Primaire bron:** Den Haag, Kon. Bibl., Hs. KA XLIX, dl. 2, pp. 615-617: ontwerp (autograaf).

**Vroegere uitgave:** Worp 5, nr. 5347, pp. 205-206: onvolledig (<Cependant, Monsieur, je suis ... cesse jamais d'estre.>), rest samengevat.

**Namen:** Caspar Barlæus; Marcus Zuerius Boxhorn; Pierre Corneille; Marcus Porcius Festus; Jean-Louis Guez de Balzac; Daniël Heinsius; Nicolaas Heinsius; Paulus; Claude de Saumaise; Scaliger, Julius Cæsar; Anna Maria van Schurman; Sibylle (= Schurman, Anna Maria van).

**Plaatsen:** Frankrijk; Lage Landen; Keulen; Parijs; Zweden.

**Titels:** *Pseaume* 15; *Pseaume* 52; *Pseaume* 90.

**Glossarium:** pseaume (psalm).

### Transcriptie

À Monsieur Conrart.  
16 Avril 1654.

Monsieur,

Vous estes donc revenu et en estat de me le tesmoigner de vostre main. Je loue Dieu de toute mon ame, et aveq toute l'émotion que peut causer le succès inopiné d'une affaire désespérée, car tel m'avoit-on représenté vostre mal, dont le nom seul que vous luy donnez me fait bien juger qu'on m'en a parlé sans hyperbole, vostre misère, à mon advis, ayant consisté en ce que vous n'avez pu estre misérable aveq les malheureux ordinaires que la goutte attaque par les mains ou par les pieds, pour qui la teste a tout souffert en vous. Je rends grace à Dieu une autre fois, qui vous a sauvé en ceste extrémité, et ne laisse pas de me flatter dans l'espérance de vous veoir par-là au dessus de beaucoup de maulx pour plusieurs années, qui sont bien loing de leur fin, si la bonté divine les fait durer jusques où vont mes vœux et mes souhaites.

Cependant, Monsieur, je suis contraint d'avouer que l'amertume de la perte que vous me remémomez destrempe une bonne partie de la joye que me donne vostre guérison, et je m'assure que, comme c'est du fond du cœur que vous la plaignez, nous patissons quelque chose de fort esgal ensemble sur ce subject, et qu'en suite nous ne sommes pas seuls capables de nous en consoler entre nous. Il restera de veoir ce qu'y gagneront les belles plumes de vostre païs, qui ne pourront s'empescher de payer ce qu'elles doibvent à la mémoire de ce grand personnage. Ce que vous semblez vous en promettre de par deçà n'aura rien de proportionné, ny à nostre douleur, ny à la gloire du subject. Nous n'avons plus de Saumaise, plus de Barlæus, plus de Boxhornius. Tout cela nous a esté ravi en peu d'années. Heinsius respire, mais Dieu a voulu que depuis quelque temps en ça ce grand génie souffre ce que Festus osa reprocher à Saint-Paul, et n'exerce plus que la pitié de ses amis. Il reste bien son fils, mais il est en Suède, où toutefois je me fay fort de luy faire ouvrir la veine poétique qu'il a très-excellente, comme en a bien jugé Monsieur de Balzac mesme, par le commerce qu'il a entretenu aveq luy. Nostre Sibylle, que vous quotez dans les premiers rangs, nous a quitté aussi et se tient à Coloigne, où véritablement il n'y a pas si loing que je ne puisse luy faire entendre ce que le monde lettré prétend d'elle en ceste occurrence et je me charge encor de ceste entremise, mais ne sçauois vous respondre de la promptitude de l'exécution, où les exécuteurs sont si espars.

Si vous m'escouttez, l'on ne nous attendra point en France, et suffira qu'animez par les beaux exemples des plus capables comme des plus interessez, | 616 | nous les suivions de loing et ne donnions que le plus tard qu'il sera possible (au moins si nous présumons de parler François) dans la rigueur de vos censures académiques, qui désormais me semblent si sévères que ce n'est rien d'avoir passé par la critique et hypercritique de Jules Scaliger, au prix de ce qui reste à essayer dans Paris. En effect, Monsieur, quand je me représente les coups d'ongle qu'on a donnez depuis quelques années à de vos plus-excellens auteurs, et comme ce que nous estimions de bien tissu ou de mieux poli a esté déclaré fautif et criminel, je vous avoue que la connoissance que j'ay de ma foiblesse me fait reculer plus de trois pas des quatre que mon ardeur et imprudence m'auroyent pu faire avancer. Outre que pour la poésie Française, je voy qu'on a prins plaisir à s'y lier les pieds et les mains par de certaines règles et observations qu'il faut qu'on me pardonne si je les nomme abusives et superstitieuses. La seule que je vous marqueray pour le présent c'est ce concours de voyèles dans la suite de deux mots que je voy qu'on abhorre comme une cacophonie insupportable.

Ce n'est pas que je la tienne belle ou agréable, mais, la nécessité m'y portant, je ne voy pas pourquoy il n'est plus messéant aujourd'huy que par le passé de dire: <sup>1</sup>«Tu as esté, Seigneur, nostre retraicte,» <sup>2</sup>«Tu as eu l'œil assez sur mes forfaitz,» <sup>3</sup>«Qui est-ce qui conversera,» <sup>4</sup>«Qui à usure, n'entendra,» etc. Ce sont, comme vous voyez, des vieux passages de nos pseumes qui n'ont jamais offensé les oreilles les plus délicates, jusques'à ce que ceste mode est venue à s'introduire et j'en voudrois bien appeller à Monsieur Corneille seul, s'il vouloit m'advouer l'incommodité qu'elle luy donne sur le théâtre, où il n'oseroit avoir dit: «□Qui est là, S'il n'y entre,» ou chose semblable, sans se faire siffler, et au fonds je voudroy sçavoir des auteurs de ceste belle remarque pourquoy en mesme temps ils ne cassent tous les mots où la mesme cacophonie se rencontre, comme sont *réunir*, *réuscir*, *plier*, et mil autres qu'on ne sçauroit oster à vostre langue sans la détruire.

Mais ce discours est de bien plus longue suite et, tout idiot que je suis, croyez-moy, Monsieur, que, si j'avois à plaider le différent par devant juges neutres, la bonne cause me fortifieroit. Au moins je me flatte de ceste impression et vous demande pardon, si je m'y suis engagé icy par occasion de la poésie que vous prenez la peine de me demander. Au pis aller nous verrons ce que la Muse Latine voudra nous inspirer sur ce bel argument, car n'en déplaist à vostre illustre concile, c'est en ce stile-là que nous prétendons estre un peu exempts de sa judicature et osons nous imaginer que le País-bas en entend le génie, autant que la France pour le moins.

Vous voyez, Monsieur, aveq combien de franchise je vous entretien sur des choses de peu. Mais au sortir d'une grande maladie l'on souffre volontiers de se veoir diverti sans contraincte et c'est ce qui me fait causer avec moins de retenue. Vous eussiez mieux aymé que j'eusse employé le papier à seconder vos regrets sur le trespas de ce grand ami, mais comme d'un costé cela surpasse mes forces, je ne puis de l'autre m'empescher de vous dire par forme de complainte que, depuis quelques | 617 | années en ça, je me suis trouvé frustré à la fois de la communication, et, comme j'en puis juger, de l'amitié de ces deux illustres de vostre país, qui sont Messieurs de Balzac et de Corneille, sans seulement pouvoir me faire esclarcir du subject de leur froideur, quelque soin que j'aye prié mes amis d'en prendre.

Le premier n'est donq plus. Pour le dernier, puisqu'il est en estat de pouvoir dire ce qu'il y peut avoir entre luy et moy, et que, dépendant de vostre jurisdiction, vous avez moyen, Monsieur, de l'y disposer, je vous supplie que ce soit en termes qui premièrement <sup>5</sup>l'asseureront de la parfaicte estime que je continue tousjours d'avoir pour son excellent mérite, et en après, s'il pense avoir quelque subject légitime pourquoy j'aye mérité de me veoir forclos de sa bienvueillance, que je suis tout prest à luy en donner toute la satisfaction qu'il voudra me demander. C'est une faveur, Monsieur, que je vous demande aveq soin et sollicitude, n'y ayant chose au monde dont la conversation me soit plus chère, ni la perte plus sensible que celle de l'amitié des grands hommes. Ce qui demeurant tousjours véritable, je vous laisse penser s'il est apparant que je cesse jamais d'estre, etc.

---

1. Clément Marot en Théodore de Bèze, *Les CL pseumes de David*, 90, 1, 1: 'Tu as esté, Seigneur, nostre retraite.'  
2. *Pseame 52*, 5, 1: 'Tu as l'œil assez sour mes forfaitz.'  
3. *Pseame 15*, 1, 1: 'Qui est-ce qui conversera.'  
4. *Pseame 15*, 5, 1: 'Qui à usure n'entendra.'  
5. Worp: <l'asseureront>.

### Vertaling

Aan de heer Conrart.  
16 april 1654.

Mijnheer,

U bent dus weer teruggekeerd en in staat om mij dat in eigen persoon te <sup>6</sup>berichten. Ik prijs God met heel mijn ziel, en met alle emotie die een onverwacht succes in een wanhopige zaak kan oproepen, want zo had men mij uw <sup>7</sup>kwaal voorgesteld, waarvan de naam alleen al die u eraan geeft mij doet geloven dat men er mij zonder overdrijving over had gesproken, omdat naar mijn idee uw ongeluk erin lag dat u niet ellendig heeft kunnen zijn vanwege de gewone ongemakken die de jicht veroorzaakt via de handen of de voeten, in plaats waarvan bij u het hoofd alles heeft doorgemaakt. Ik dank God andermaal dat Hij u heeft gered in deze kritieke toestand, en houd niet op mij te vleien met de hoop u daardoor vrij van velerlei ziekten te zien voor meerdere jaren, die nog ver van hun einde zijn, als de goddelijke goedheid ze laat duren tot waar mijn wensen en verlangens gaan.

Inmiddels ben ik, mijnheer, gedwongen te bekennen dat de bitterheid van het <sup>8</sup>verlies waaraan u mij weer herinnert een goed deel van de vreugde over uw genezing wegneemt, en ik ben ervan overtuigd dat, aangezien het uit het diepst van uw hart is dat u dat [verlies] beklagt, wij tezamen over deze persoon in gelijke mate lijden en dat wij alleen vervolgens niet in staat zijn om elkaar daarover onderling te troosten. Wij zullen zien wat de beste pennen van uw land daaraan zullen bijdragen, die zich er niet aan zullen kunnen onttrekken om te betalen wat ze de nagedachtenis van deze grote man verschuldigd zijn. Hetgeen u lijkt te verwachten wat betreft wat van hier moet komen zal in geen verhouding staan noch tot onze smart noch tot de roem van de persoon. Wij hebben geen [Claude] Saumaise meer, geen [Caspar] Barlaeus, geen [Marcus Zuerius] Boxhorn. Dat alles is ons in luttele jaren ontnomen. [Daniël] Heinsius leeft nog, maar God heeft gewild dat dit grote genie al enige tijd lijdt aan wat [Marcus Porcius] Festus de Heilige Paulus durfde te <sup>9</sup>verwijten, en hij wekt bij zijn vrienden nog slechts medelijden op. Natuurlijk is er nog zijn <sup>10</sup>zoon, maar die is in Zweden, waar ik mij soms sterk maak om hem de dichtader te doen openen, die heel goed is, zoals de heer Balzac zelf heeft kunnen beoordelen in de briefwisseling die zij hebben gevoerd. Onze <sup>11</sup>Sibylla, die u onder de personen van eerste rang noemt, heeft ons verlaten en houdt zich op in Keulen, wat werkelijk niet zover weg is dat ik haar niet kan laten horen wat iedereen in de geletterde wereld van haar verwacht aangaande deze gebeurtenis, en ik belast mijzelf weer met deze doorgeefdienst, maar kan u niet berichten over de snelheid van de uitvoering, omdat de uitvoerders zo schaars zijn.

Als u het mij vraagt, staat men in Frankrijk in het geheel niet om ons te springen, en zal het voldoende zijn dat wij, aangespoord door de mooie voorbeelden van de meest bekwamen zowel als van de meest betrokkenen, hen op afstand volgen en ons slechts op het allerlaatste moment (als wij tenminste denken Frans te spreken) begeven in de strengheid van uw academische censuur, die mij voortaan zo streng lijkt dat het overleven van de kritiek en de hyperkritiek van Justus Scaliger kinderspel is vergeleken bij wat men in Parijs nog moet doorstaan. Inderdaad, mijnheer, wanneer ik mij de scherpe uithalen voor de geest haal die men sinds enkele jaren uitdeelt aan uw allerbeste schrijvers, en hoe alles wat wij als goed geweven en nog mooier gepolijst beschouwden tot fout en misdadig is verklaard, dan beken ik u dat de kennis die ik heb van mijn onvermogen mij meer dan drie van de vier passen doet terugzetten die mijn vuur en onbezonnenheid mij hadden kunnen laten vooruitzetten. Ik zie dat men, naast dat wat de Franse poëzie betreft, er genoeg in scheidt zich met handen en voeten te binden aan zekere regels en overwegingen [op zo'n manier] dat u mij moet vergeven als

---

6. Conrart aan Huygens, 3 april 1654 (Worp 5, nr. 5342, p. 203).

7. Conrart had geschreven dat hij aan jicht in het hoofd leed.

8. De dood van Jean-Louis Guez de Balzac op 18 februari 1654.

9. Vermoedelijk een verwijzing naar Handelingen 24:12: 'Toen antwoordde Festus, na overleg met zijn Raad: Op de keizer hebt gij u beroepen, naar de keizer zult gij gaan.'

10. Nicolaus Heinsius.

11. Anna Maria van Schurman.

ik ze overdreven en ongeloofwaardig noem. De enige die ik hier aanroer is de directe opeenvolging van klinkers in twee woorden na elkaar die ik verafschuwd zie worden als een ondraaglijke kakofonie.

Het is niet zo dat ik die opeenvolging voor mooi of aangenaam houd, maar - als de noodzaak mij ertoe brengt - zie ik niet in waarom het vandaag onwelvoeglijker zou zijn dan gisteren om te zeggen: <sup>12</sup>«*Tu as esté, Seigneur, nostre retraicte,*» <sup>13</sup>«*Tu as eu l'œil assez sur mes forfaitcs,*» <sup>14</sup>«*Qui-est-ce qui conversera,*» <sup>15</sup>«*Qui a usure, n'entendra,*» enz. Dit zijn, zoals u ziet, oude passages uit onze psalmen die zelfs de fijngevoeligste oren nooit aanstoot hebben gegeven totat deze mode in zwang kwam, en ik zou alleen maar een beroep willen doen op de heer [Pierre] Corneille, of hij mij het ongemak zou willen toegeven dat die mode op het toneel veroorzaakt, waar men niet zou hebben durven zeggen: «*Qui est là, S'il <sup>16</sup>n'y entre,*» of iets dergelijks, zonder te worden uitgefloten, en eigenlijk zou ik willen weten van de auteurs van deze schone opmerking waarom ze niet tezelfdertijd alle woorden verbieden waar deze zelfde kakofonie zich voordoet, zoals daar zijn □réunir, □réuscir, □plier□ en duizend andere die men niet uit uw taal kan wegnemen zonder die kapot te maken.

Maar dit verhaal is al erg lang en, wat voor een idioot ik ook ben, geloof mij, mijnheer, dat, als ik het geschil voor onpartijdige rechters zou moeten bepleiten, dan zou de goede zaak mij sterken. Ik vlei mij tenminste met die indruk en ik vraag u om vergiffenis als ik mij toevallig hierin heb verdiept vanwege de <sup>17</sup>gedichten waarom u mij hebt gevraagd. In het ergste geval zullen wij zien wat de Latijnse muze ons zal influisteren over dit mooie onderwerp, want wij menen, uw illuster concilie ten spijt, dat wij op dit gebied enigszins ontheven zijn van de jurisdictie van dat concilie, en wij durven ons voor te houden dat men in de Nederlanden de essentie ervan begrijpt, tenminste even goed als in Frankrijk.

U ziet, mijnheer, met hoeveel vrijmoedigheid ik u onderhoud over zaken van weinig belang. Maar herrezen uit een ernstige ziekte laat men zich graag zonder dwang vermaken en dat is het wat mij doet spreken met minder terughoudendheid. U had liever gehad dat ik mijn papier had gebruikt om u bij te vallen in uw verdriet over het verscheiden van deze grote vriend, maar, terwijl dat aan de ene kant mijn krachten te boven gaat, kan ik aan de andere [kant] niet nalaten u te zeggen bij wijze van klacht dat ik mij sinds enkele jaren beroofd heb zien worden van zowel de briefwisseling als, voorzover ik dat kan beoordelen, de vriendschap van die twee beroemdheden uit uw land, namelijk de heren Balzac en Corneille, zonder mij zelfs over de reden van deze verkoeling te kunnen laten inlichten, hoeveel moeite ik ook mijn vrienden heb verzocht daartoe te nemen.

De <sup>18</sup>eerste is dus niet meer. Wat betreft de <sup>19</sup>tweede: aangezien hij in staat is te zeggen wat er tussen hem en mij kan zijn, en aangezien u, mijnheer, als gevolg van uw positie, over middelen beschikt om hem daartoe te bewegen, wil ik u vragen dat dat in termen gebeurt die hem allereerst verzekeren van de volmaakte hoogachting die ik nog altijd heb voor zijn uitmuntende verdiensten, en vervolgens dat ik, als hij denkt een of ander wettig voorwendsel te hebben waarom ik het zou verdienen om te worden uitgesloten van zijn goedgunstigheid, geheel klaar sta om hem alle genoegdoening te geven die hij mij zal vragen. Het is een gunst, mijnheer, die ik u weloverwogen en dringend vraag, omdat er niets ter wereld is dat ik liever bespreek - en smartelijker vind om te verliezen - dan de vriendschap met grote mannen. Omdat dit steeds waarlijk zo blijft, moet u zich maar eens indenken hoe duidelijk het is dat ik nooit zal ophouden te zijn, enz.

---

12. Clément Marot en Théodore de Bèze, *Le CL pseumes de David, Pseaume 90*, 1, 1.

13. *Pseaume 52*, 5, 1.

14. *Pseaume 15*, 5, 1.

15. *Pseaume 15*, 5, 1.

16. Onderstreping ontbreekt.

17. Gedichten op de dood van Balzac, 28 februari-3 maart 1654 (Gedichten 5, pp. 1171-119).

18. Balzac.

19. Corneille.